

Lady Jane de Robert Guédiguian

Gérard Grugeau

Numéro 139, octobre–novembre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25281ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2008). Compte rendu de [*Lady Jane* de Robert Guédiguian]. *24 images*, (139), 42–42.

Lady Jane

de Robert Guédiguian

par Gérard Grugeau

La vengeance qui mine les corps et corrompt les âmes est au cœur du quinzième long métrage de Robert Guédiguian. On y suit le parcours chaotique d'un ancien trio de braqueurs, lié par un lourd secret, qui se reforme pour une sombre histoire d'enlèvement et retisse des liens douloureux à l'heure de tous les bilans. *Lady Jane* est un polar dépressif où les héros fatigués (Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin et Gérard Meylan comme une famille en sursis) exécutent un dernier tour de piste. Dramas personnels et horreurs collectives (le conflit israélo-palestinien) se recourent ici au chevet d'un monde cerné par le désabusement, la violence et la mort. Stylisée, tendue, la forme du récit elle-même semble secrétée par la fureur souterraine d'une époque dénaturée et barbare qui va jusqu'à se repaître de la chair de ses enfants. Entre Aix, la bourgeoise, et Marseille, la populaire, la mise en scène épurée capte l'essence d'un territoire mortifère, gangrené par l'argent et le vide, au sein duquel des silhouettes marquées par l'échec se débattent au bord du gouffre. Et la sécheresse du trait et le dépouillement jusqu'à l'abstraction confèrent au film une gravité anxiogène qui émeut, même si le souffle sur la durée manque parfois à l'appel. Mais au-delà des figures rattachées au genre du polar à la française ou du

film de gangster américain, *Lady Jane* déploie son récit à un autre niveau. De par la familiarité que «la tribu» a su établir au fil des années avec le spectateur, ce nouvel opus tient du film-somme, d'une remise en perspective du cinéma de l'auteur d'*À la place du cœur*, la séquence d'ouverture constituant en quelque sorte un retour sur une œuvre généreuse jadis porteuse des rêves de revanche des classes laborieuses. Mais les protagonistes embourgeoisés du drame ne sont plus aujourd'hui que les figures nostalgiques, brisées, d'une époque à jamais révolue. Quand ils reviennent dans le quartier des utopies déçues, plus rien ne tient. L'amnésie, la désillusion et l'amertume ont gagné le corps social. Une femme (interprétée par la Pascale Robert d'*À la vie à la mort* et de *Marius et Jeannette*) a tout occulté de ce passé glorieux où la solidarité de classe avait encore du sens dans un monde d'injustices. Cette nappe d'oubli semble avoir gagné jusqu'au trio reconstitué qui rejoue autour d'un sinistre parking une partition tragique dont il devrait pourtant reconnaître les échos sanglants. L'univers âpre et glacé du polar semble marquer ici un point de non-retour pour les personnages du film et pour leur démiurge. Avec une belle économie de moyens, ses moments d'accélération et de décélération où l'émotion cristallise, *Lady Jane* a la noirceur mélancolique qui marquait déjà *La ville est tranquille*. Le film se clôt néanmoins sur un espoir qui brise le cycle infernal de la vengeance. Lucide, mais toujours à l'écoute des rumeurs des temps qui changent, le cinéma de Guédiguian nous fait la promesse de continuer à penser le monde, au nom des enfants, au nom de la transmission.



Battements solaires

de Patrick Bokanowski

par Marcel Jean

Énigmatique. Voilà le premier mot qui vient à l'esprit pour qualifier le plus récent court métrage de Patrick Bokanowski, *Battements solaires*. Énigmatique parce que chaque image y amène sa part de mystère, parce que le patient travail pictural du cinéaste débouche sur une dramaturgie de l'étrange et de l'indécidable, parce que la trame sonore de Michèle

Bokanowski contribue à installer une tension qui ne se résout jamais. Littéralement réduites à l'état de silhouettes, les figures humaines et animales qui traversent le film s'impriment par-delà le brouillage électronique, comme les résidus d'une mémoire fragmentaire et désordonnée. Lieu d'effervescence, d'ébullition, d'explosion, le film devient alors un territoire instable où survivent les traces fragiles d'une activité ritualisée par la représentation et le dispositif de la projection. N'appartenant à aucun genre, *Battements solaires* rejoint pourtant divers courants du cinéma expérimental, de l'onirisme surréalisant au film structurel, tout en côtoyant l'art vidéo, le cinéma d'animation et le film sur l'art (une grande partie du matériel visuel utilisé provient de la captation de divers spectacles théâtraux). À propos de Bokanowski, Jacques Kermabon écrivait récemment dans nos pages (n° 134, p. 18) que son cinéma offrait à notre regard «une diffraction plus ou moins lointaine de notre univers.» Appréciant l'élégance de la formule, nous nous permettons de l'emprunter. Elle traduit à merveille la sensation que procure *Battements solaires*, sensation proche du vertige, perte des repères habituels, refus de la moindre concession à ce que le cinéaste considère être le mythe de la représentation visuelle du réel objectif. Bokanowski, en cela, est proche de la pensée provocatrice de Zbigniew Rybczynski. Parce qu'il donne à voir des images qu'on ne peut imaginer voir ailleurs qu'au cinéma, *Battements solaires* appartient au meilleur de ce que peut encore nous offrir le cinéma expérimental.